

Le
BIENHEUREUX PÈRE MAUNOIR

et
LE CLERGÉ BRETON



Conférence du P. de Tonquédec

à la Journée Sacerdotale du Vendredi 5 Octobre 1951

à l'occasion du Triduum organisé en l'honneur

du Bienheureux Père Maunoir



I.

Il y a d'abord un prêtre breton avec lequel Maunoir entretint les rapports les plus intimes, les plus étroits : c'est Dom Michel Le Nobletz.

Les deux hommes sont cependant fort différents. Tous deux sont des saints, d'une vie intérieure profonde, des mystiques, des extatiques ; tous deux sont dévorés du zèle des âmes. Mais à part cela, quelles oppositions de caractère !

A. — Le Nobletz est un bas-breton, impétueux, fougueux, parfois âpre, vif et prompt, porté aux décisions subites, — comme quand il part de Douarnenez pour Quimper, en pleine nuit, immédiatement après avoir reçu la révélation que son successeur s'y trouve, et arrive au collège de Quimper avant sept heures du matin : il avait bien marché ! Il disait que « la colère était sa passion dominante ». Aussi, a-t-il parfois des saillies terribles : comme quand, novice chez les Dominicains de Morlaix, il saccage, de sa propre autorité, un tableau exposé dans l'église, qui lui paraît indécent — ce qui lui vaut l'expulsion du couvent, après flagellation au chapitre... Colère, mais d'une colère de saint, de prophète, comme Elie et Elisée. Il maudit et frappe de mutisme une personne qui résiste à ses saintes entreprises. « Je ne puis vous battre, lui dit-il, comme vous avez battu (votre servante), mais je puis vous jeter au visage la poussière de mes souliers et vous donner ma malédiction. Comme tout ce que vous avez dit est faux, puissiez-vous être muette jusqu'à la fin de votre vie, pour le salut de votre âme. » Et la chose arriva ainsi. D'une « douceur d'agneau avec les enfants et les simples », il était, dit Maunoir, « comme un lion déchaîné » contre les pécheurs endurcis.

Il manifeste ses sentiments de façon exubérante : à la nouvelle que les Jésuites ont ouvert un collège à Quimper, il allume un feu de joie et invite ses disciples et amis à venir avec lui se réjouir à cette flamme.

En fait d'entêtement, il ne le cède à aucun de sa race. Rien ne l'arrête. Si l'on fuit ses prédications, il prêche pour une seule auditrice ; ou bien, impatienté, il sort de l'église et va de maison en maison pour chercher des auditeurs et les amener moitié par gré, moitié par force, au pied de sa chaire. Si les hommes des îles, occupés à la pêche, sont absents, il va les chercher jusqu'en pleine mer et là, monté sur une haute barque, il les prêche. Des scènes inouïes ont lieu alors : les marins, à sa parole, fondent en larmes et, pour expier leurs péchés, se donnent la discipline avec les cordages de leurs navires.

Avec cela, Dom Michel est extrêmement sensible, impressionnable, sujet à des moments d'abattement et de dépression morale : par exemple, quand, déjà vieilli et persécuté, il apprend la mort du P. Quintin, son ami et collaborateur intermittent, il traverse une crise d'angoisse profonde. Il a le don des larmes

et pleure si abondamment sur les pécheurs qu'il en perd les cils et presque la vue.

Quel est le caractère de son apostolat ? C'est un initiateur original, un inventeur de méthodes nouvelles qui suscitent d'abord l'étonnement — les *taolennou* et la baguette blanche, les « cartes énigmatiques », les cantiques en langue bretonne (car il aime le breton : dans sa dernière maladie il veut qu'on lui lise la Passion en breton plutôt qu'en latin ou en français). Sa parole est très imagée, d'une verve parfois ironique et mordante : témoin son testament authentique où il lègue à ses héritiers « un beau *rien* dans un coffre » à partager également entre tous, « afin que l'un en puisse avoir autant que l'autre ». Parfois il use de symboles matériels : une tête de mort entre ses mains durant un terrible sermon sur la mort ; des galets secoués, roulés par la mer et rejetés au rivage, qu'il fait porter à Amice Picart, pour l'avertir des épreuves qui la secoueront ainsi durant toute son existence.

Le Nobletz est le prophète itinérant, le type même du semeur d'Évangile, le missionnaire libre et indépendant qui va où l'Esprit le pousse, où ses visions lui disent d'aller : ce qui le fait traiter de « coureur ».

Et cependant il y a en lui des parties d'ermite, d'anachorète, il a ses solitudes où il se retire, comme Elie dans les grottes du Carmel ou de l'Horeb, pour mener une vie toute de contemplation et de pénitence : Tremenac'h, pendant un an, Saint-Mathieu, en face de la grande mer, durant plusieurs périodes de 44 jours.

Dans sa vie il y a des drames : il est chassé de la maison paternelle, chassé de Douarnenez et même de toute la Cornouaille, par sentence du grand vicaire de Quimper, chassé de la maison qu'il occupait à Saint-Mathieu.

B. — Maunoir est tout différent. Celui-ci est un haut-breton, né près de Fougères. Il n'a pas l'impétuosité, les saillies prime-sautières, la brusquerie, l'âpreté intermittentes de Dom Michel. C'est un doux, un calme, un paisible, « qui fait tout sans empressement ». Modeste, régulier, ordonné, jeune scolastique à La Flèche, on remarque qu'il « parle peu et toujours à propos, mais jamais dans les temps de silence ». Non moins tenace que Le Nobletz, c'est un doux entêté : l'espèce la plus irréductible ! Missionnaire, il vient à bout de tout et de tous à force de patience, de prudence (« une prudence angélique », dit Mgr de Coëtlogon), à force de bonne grâce, « sans jamais paraître mécontent ni mécontenter personne », dit encore le même évêque, dans le témoignage solennel qu'il lui rend après sa mort. Son égalité de caractère est proverbiale. « Dans les plus grandes fatigues, au milieu des persécutions, des calomnies et même des dangers de mort, il était aussi paisible que dans ses délices spirituelles. » (Coëtlogon). Sa conversation est aimable : « il avait l'humeur gaie », dit le P. Boschet, son premier biographe, et savait plaisanter. Le même auteur nous le montre en chaire : « Le plus grand de ses talents était de toucher. Ses yeux tendres et vifs, son action ordinairement modérée, mais quelquefois extrêmement animée, le son de sa voix, pleine de force et d'onction pénétraient jusqu'au fond de l'âme... Je ne sais si jamais prédicateur a fait verser autant de larmes que lui. »

Maunoir ne songe d'abord qu'à suivre la filière habituelle d'une vie de Jésuite. Il a pourtant un grand cœur : il rêve des missions, comme tant de ses frères, — par exemple saint Isaac Jogues, le futur martyr du Canada, son condisciple à La Flèche — mais ce sont les missions sous leur forme classique, si l'on ose dire, les missions lointaines chez les sauvages païens, où l'on verse son sang pour le Christ. Rêve héroïque, mais qui n'a rien d'inédit. Et en attendant qu'il se réalise, Maunoir ne songe qu'à être un bon régent de classe et à apprendre aux petits Quimpérois le grec et le latin. « Ma mission, c'est ma classe », répond-il au P. Bernard qui lui parle d'évangéliser la Bretagne...

Dans cette vie tout unie, point d'a-coups. Sans doute il y eut des obstacles, des oppositions, des menaces (par exemple, le coup de pistolet tiré sur le prédicateur), mais rien de comparable aux grands drames qui bouleversèrent la vie de Le Nobletz.

C. — Et cependant jamais entre deux hommes il n'y eut union plus étroite, plus tendre, détrempée de plus d'amour. Dom Michel est le Père, l'ancêtre, l'initiateur. Maunoir est le fils, l'héritier, l'Elisée de cet autre Elie. Aussi Dom Michel le couvre, j'allais dire le couve d'une affection paternelle, quasi maternelle. Et rien n'égale la vénération, la docilité du jeune Maunoir pour le vieil apôtre. C'est son oracle. Vraiment il se laisse modeler, pétrir par ses mains expertes et vigoureuses. Il développera, il organisera, il stabilisera, il solidifiera, il fera durer l'œuvre entreprise par Dom Michel. Sans Maunoir et ce qu'il fit pour la mission bretonne, le passage de Dom Michel n'eût été qu'un fulgurant météore qui brille et s'éteint. Maunoir en fera une clarté durable et qui luit encore sur nos campagnes bretonnes. Mais aussi, à l'inverse, si Dom Michel n'eût pas existé, il n'y eût pas eu de Maunoir, du moins tel que nous le connaissons : on ne peut comprendre Maunoir si l'on ne connaît pas Dom Michel ; ils sont inséparables.

Le Nobletz voit de loin venir son successeur et l'annonce dans son style pittoresque : « L'an 1621, relate Maunoir, il dit en chaire », à Douarnenez, s'interrompant au milieu d'un sermon, « que Dieu nourrissait, dans le diocèse de Rennes, un petit poisson, *pisciculus* », (il parlait à des pêcheurs), qui grandi, viendrait le rejoindre, « indiquant par là, ajoute Maunoir, mon lieu d'origine et mon âge, à savoir 14 ans, alors que j'étudiais la grammaire au collège de Rennes en classe de 4^e. » (1)

Pour aborder ce successeur qui s'ignore lui-même, Dom Michel conduit de savantes marches d'approche. Dans la première entrevue qu'il a avec lui, après la marche nocturne rapportée plus haut, il ne lui dit encore rien de ce qu'il attend de lui. Il ne s'agit encore que de faire connaissance. Mais sept ans après, en 1640, quand Maunoir, ayant reçu à *Ty Mamm Doue* le don du parler de Bretagne, est décidé à se consacrer définitivement aux missions de ce pays, Dom Michel abat son jeu. Il le mande au Conquet. Et alors, c'est l'investiture solennelle, comparable à une ordination avec porrection des instruments. Dom

(1) Il semble que Dom Michel ait fait plusieurs fois cette prédiction, selon l'âge atteint, aux diverses époques, par le « petit poisson ». Cf. Boschet, *Vie de Maunoir* (édition de 1697, p. 5).

Michel donne à Maunoir ses tableaux et la clochette dont il se servait pour appeler les gens au sermon. Il le conduit à l'église, le présente au peuple comme son héritier, le fait prêcher devant lui et remplir toutes les fonctions d'un missionnaire. Suivent d'abondants conseils sur la manière de donner la mission et de s'y sanctifier.

Cet homme austère a un cœur tendre à l'égard de son disciple. Il a pour lui des « soins plus que maternels », selon l'expression de Maunoir lui-même. Il veille sur sa santé, craint qu'il se fatigue, lui déconseille d'imiter les pieux excès par lesquels lui-même a ruiné son tempérament. Il veut qu'il ait une nourriture convenable et veille sur ce point toutes les fois que Maunoir vient le visiter au Conquet, faisant, par exemple, acheter du poisson pour le bien traiter...

A la première visite que Maunoir rend à Dom Michel, au Conquet, celui-ci commence par lui faire humblement sa confession générale. Et sur son lit de mort, c'est encore de Maunoir qu'il recevra sa dernière absolution. Entre eux l'affection et la vénération sont réciproques : si le jeune Jésuite demande au saint vieillard de le bénir, celui-ci veut aussi être à son tour béni par lui. Bel exemple que nous donnent deux saints de l'amitié surnaturelle et de l'union, de la concorde, éloignée de toute rivalité et compétition, qui doit régner entre les divers ouvriers du Royaume de Dieu. Le religieux est, si l'on peut dire, engendré comme missionnaire par un prêtre séculier, et lui-même, religieux, engendrera des troupes de missionnaires séculiers : la chaîne a des anneaux divers, mais qui se tiennent les uns les autres et la font ininterrompue.

Telles sont les deux figures sacerdotales, de haut relief, qui dominent l'histoire religieuse de la Basse-Bretagne durant la première moitié du XVII^e siècle et au-delà : elles ne se laissent pas envisager à part l'une de l'autre.

II

Après le prêtre insigne, gloire impérissable du clergé bas-breton, Michel Le Nobletz, le P. Maunoir eut affaire à d'autres prêtres. Quels étaient ceux-ci ? Que valaient-ils ? Dans quel état le missionnaire les trouva-t-il ? et quels rapports eut-il avec eux ?

A). — Avouons-le : les historiens de Le Nobletz et de Maunoir, appuyés en partie sur le témoignage de ces deux hommes de Dieu, dépeignent ce clergé sous des couleurs assez peu flatteuses.

Il n'était cependant pas pire que celui de toute la France à ce moment. Après les scandales ecclésiastiques de la Renaissance, et les abus contre lesquels le Concile de Trente avait décrété des mesures imparfaitement observées, après les guerres de religion, les luttes du temps de la Ligue et les brigandages qui s'ensuivirent, la religion était dans un assez triste état par tout le royaume très chrétien. En particulier, le clergé y avait besoin de réforme, comme en font foi les efforts dans ce

sens de saint Vincent de Paul, d'Olier, de Bourdoise, de saint Jean Eudes. Le clergé bas-breton était atteint comme les autres, pas plus que les autres (1).

Quels étaient ses défauts ? D'abord l'incurie, le manque de zèle, venant en partie de ce que plusieurs de ses membres ne savaient pas le breton et, par là, se trouvaient dans l'impossibilité d'instruire leurs ouailles et même de communiquer avec elles, surtout dans les campagnes où on ignorait le *gallek*. Il y avait même parmi eux des étrangers à la Bretagne, nommés en dépit du pacte d'union de 1532, par diverses autorités, dont la parisienne Sorbonne... Rome avait d'ailleurs donné le mauvais exemple en confiant les diocèses bretons à des cardinaux italiens qui n'y mettaient jamais le pied : Hippolyte d'Este, cardinal de Ferrare, évêque de Tréguier, le cardinal Simonetta, évêque de Quimper, etc.

Mais laissons parler Le Nobletz, dans sa lettre apologétique adressée au Vicaire général de Quimper : « La plupart des recteurs, dit-il, se contentent de dire leurs grandes messes, chanter leurs offices, prendre leurs dîmes. Ils négligent le principal qui est d'instruire leur peuple par pur zèle, sans lui demander d'argent ni maille. »

Au point de vue de la chasteté, ce clergé, dans son ensemble, ne semble pas avoir été particulièrement répréhensible (2). Mais il était buveur, comme son peuple. Voici un trait rapporté par Maunoir, dans son Journal, sur la mission de Trégunc : « Nous trouvâmes (là) un prêtre nommé Jean de Paradis... Il avait cent ans et ne s'était jamais enivré : ce qui parut alors admirable dans un pays où même parmi les prêtres, la sobriété était une vertu héroïque. » Le P. Boschet qui cite ce texte, s'empresse d'ajouter qu'après le passage des deux grands missionnaires, les choses ont bien changé (p. 328).

Tels étaient donc les défauts du clergé de Basse-Bretagne. Toutefois, il faut se garder ici de généraliser. Les historiens de Dom Michel et de Maunoir, — et ces deux saints hommes eux-mêmes — qui insistent tant sur les déficits du clergé bas-breton, restreignent en fait la portée de leurs jugements universels en nommant, pour cette époque, nombre de prêtres excellents. Tels, par exemple, ces ecclésiastiques admirables qui s'adonnent à instruire les jeunes enfants : Hervé Miorcec, qui enseigne au faubourg de Saint-Nicolas, à Morlaix ; — le pieux François Larchiver, de Plouézoc'h, futur évêque de Rennes, à Morlaix encore ; — les trois frères Gourvennec, à Plouguerneau ; — Alain Le Guern, à Ploudaniel : ces quatre derniers, instituteurs de Dom Michel en son enfance, — etc. Et ce n'était pas seulement l'instruction primaire qui était ainsi distribuée : le P. Pierre Quintin, l'un de ces instituteurs bénévoles, avant son entrée en religion, expliquait aux jeunes Morlaisiens Cicéron et Virgile. Il y avait des prêtres savants, théologiens, bacheliers ou docteurs de Sorbonne, auxquels Le Nobletz reproche seulement

(1) Peut-être moins que d'autres. Voir une lettre d'Alain de Solminihac, adressée à saint Vincent de Paul, sur l'immoralité du clergé de Rodez à cette époque, citée par le P. Rouquette, *Etudes*, Août 1951, p. 46.

(2) Peu de manquements à cet égard signalés dans la relation d'une visite du diocèse de Léon, citée par le P. Rouquette, *Etudes*, art. cit., *ibid.*

de dédaigner les simples instructions du catéchisme. Il y avait des « prédicateurs de Carême surchargés de « stations ». Le clergé bas-breton n'était donc pas tellement ignorant, grossier et inculte !...

Le zèle apostolique lui manquait-il totalement ? Non ; car les mêmes historiens nous ont conservé les noms de pasteurs zélés dont ils nous parlent seulement dans la mesure où ceux-ci interviennent dans l'histoire de leurs héros : mentionnons donc tout occasionnelles et qui nous font penser qu'il dût y en avoir beaucoup d'autres semblables, mais que l'occasion d'en parler ne s'est pas présentée. Parmi ceux qui ont ainsi échappé à l'oubli, voici Dom Briant, l'un des anciens recteurs de Mur, qui, trouvant ses paroissiens rebelles aux efforts de son zèle, leur prît qu'ils se convertiraient quand viendraient parmi eux les missionnaires catéchistes à la baguette blanche. Voici surtout M. Galerne, un des successeurs de Dom Briant à Mur, qui, avec ses six vicaires, se donne spontanément au P. Maunoir, pour l'aider dans ses missions, etc. Si tel ou tel recteur refusait d'accueillir les missionnaires, plusieurs les demandaient avec instance.

Bien plus, certains d'entre eux *faisaient déjà eux-mêmes le catéchisme*. Ceci résulte de ce qu'écrit Le Nobletz dans son réquisitoire contre les bénéficiers fainéants : « ils se moquent, dit-il, de leurs confrères, si ces derniers veulent faire le catéchisme. » Il y en avait donc qui le faisaient... Avant Maunoir, dit Mgr de Coëtlogon, « très peu de prêtres prêchaient et catéchisaient dans mon diocèse ». Très peu n'est pas rien. Gilles de Kerampuil, recteur de Cléden-Pohér, en 1576, traduisit en breton le catéchisme de Canisius : c'était apparemment pour l'enseigner. Il semble donc que l'innovation de Dom Michel et de Maunoir consista surtout à faire le catéchisme *même aux adultes*, qui s'indignaient de se voir traités comme des enfants.

Enfin ce clergé était demeuré orthodoxe : ce qui n'est pas un mince mérite aux époques de confusion intellectuelle et de trouble religieux, comme fut le xvi^e siècle, où le Protestantisme, « les opinions nouvelles » avaient séduit en France nombre de clercs. Le clergé breton, quelles que fussent par ailleurs ses insuffisances, avait gardé la Basse-Bretagne vierge d'hérésie : de sorte que Dom Michel pouvait écrire avec fierté, apostrophant saint Corentin : « Il y a treize siècles qu'aucune espèce d'infidélité n'a souillé la langue qui vous a servi d'organe pour prêcher Jésus-Christ, et il est à naître qui ait vu un Breton bretonnant prêcher autre religion que la catholique... Le soleil n'a jamais éclairé canton où ait paru une plus constante et invariable fidélité dans la vraie foi ». Ce ne sont pas là des phrases d'orateur ; les faits historiques confirment l'attestation, car Henri IV, dans les articles secrets 18 et 19 de l'Edit de Nantes, qui accordaient aux Réformés « des prêches et synodes par toutes les autres provinces », fait exception pour les diocèses de Bretagne, parce que la Réforme n'y compte point de partisans. (Verjus, *Vie de M. Le Nobletz* I, p. XXIII. Edition de 1836.)

Un autre cliché consiste à décrire en bloc les évêques de ce temps-là comme des prélats insoucieux de leurs responsabilités pastorales. Que le reproche soit fondé pour certains, cela ne fait pas de doute. Mais ce que je sais aussi, c'est qu'on voit

apparaître, dans l'histoire de Maunoir, plusieurs bons évêques, résidant et vraiment animés d'un zèle apostolique : Mgr du Louët, à Quimper, grand réformateur ; Mgr Balthazar Grangier, à Tréguier, un vrai homme de Dieu, mort en odeur de sainteté ; Mgr de la Barde, à Saint-Brieuc. Quelques-uns poussent la simplicité jusqu'à prendre part aux missions, sous la direction du P. Maunoir, prêchant et confessant comme les autres missionnaires : tels Mgr du Louët qui prêche lui-même en breton ; Mgr de la Barde. De celui-ci, le P. Maunoir, dans son Journal, fait un portrait charmant : « On ne pouvait retenir ses larmes, écrit-il, en voyant cet illustre et vénérable évêque, blanc comme un cygne, se rendre à l'église de grand matin et se mettre sur un banc qui lui servait de confessionnal, où il recevait tous ceux qui se présentaient, et où, sans se souvenir de la faiblesse de son grand âge, il demeurait aussi longtemps que les plus jeunes et les plus robustes missionnaires. »

Comme vous le voyez, *pour rester dans la vérité historique*, il convient d'éclaircir pas mal la couleur uniformément noire dont les historiens de nos deux hommes de Dieu et ces hommes eux-mêmes se sont servie pour peindre le clergé breton. Du reste, si des grandes ressources de foi profonde, de générosité et d'esprit apostolique n'étaient pas demeurées jacentes en lui, comment se serait-il porté *en masse* à coopérer avec Maunoir dans les missions ? Dans chacune, en effet, 30, 40, parfois 50 missionnaires séculiers accouraient à l'appel du Père ; et les équipes se renouvelaient, car il « changeait ordinairement de missionnaires à chaque mission ». Or on donnait 10, 15 missions par an. Calculez le total de missionnaires que cela représente ; leur nombre, dit le P. Bosch, « allait jusqu'à plus de mille ».

Plusieurs gentilshommes bretons entraient dans ce clergé et se rangeaient sous l'obédience du Père, devenaient ses collaborateurs. Tel M. de Trémaria, ancien conseiller au Parlement de Bretagne, et son gendre, M. de Kerizac, « riche de plus de vingt mille livres de rente » ; le marquis de Pontcallec, — tous ceux-ci entrés dans les ordres après la mort de leurs femmes ; puis M. de Kermeno, plus jeune, fondateur de la Maison des Augustines hospitalières de Lannion.

B). — D'où sortait ce clergé ? D'un peuple resté foncièrement chrétien. (Par le mot peuple, je n'entends pas désigner une classe sociale particulière, mais l'ensemble de la nation bretonne : paysans, ouvriers, bourgeois et nobles.)

L'ignorance de ce peuple, ses vices, en particulier l'ivrognerie, étaient grands. Il aimait trop la danse, spécialement les danses nocturnes où accouraient de toutes parts les garçons et les filles. Dans tel canton, les hommes réglaient leurs querelles à coup de *pen-baz*. Les Pardons étaient l'occasion de réjouissances profanes, de danses, de beuveries, et une aubaine pour les mercantis. La superstition régnait — comme partout, comme elle règne encore aujourd'hui dans les campagnes et les villes de France. Il y avait même des adeptes du Satanisme — comme il y en a encore aujourd'hui, à Paris et ailleurs.

Tout cela est avéré et entendu. Mais ici encore, gardons-nous de généraliser, d'étendre ce qui est dit de tel moment ou de tel endroit à l'ensemble de la population bretonne. Par exemple,

l'île d'Ouessant, qui avait reçu la visite de Le Nobletz au commencement du siècle, — visite bien oubliée, nous dit le P. Bosch, quand Maunoir y aborda quelque quarante ans plus tard — est décrite par ce vieil historien comme un Paradis terrestre. « On n'y connaissait ni le larcin ni la mauvaise foi ; la pureté semblait s'y être mise à l'abri de la corruption universelle ; les jeunes gens y étaient chastes jusque dans leurs paroles, et si un garçon eût fait ou dit quelque chose contre la pudeur, il n'y eût pas eu de père qui lui eût voulu donner sa fille, ni de fille qui eût voulu l'épouser. Un travail dur et continu y entretenait l'innocence et la santé et en bannissait la pauvreté ; tellement qu'on y voyait plusieurs personnes âgées de cent ans et d'autres de six-vingt ans... Ils vivaient dans une parfaite union et l'équité leur était si naturelle, qu'au commencement de ce siècle (donc au moment où Dom Michel les visita), ils ignoraient encore ce que c'était que procès, que procureurs et que juges. Un gentilhomme, à la sortie de l'église, terminait tous leurs différends. »

En vérité, voilà un niveau moral assez satisfaisant.

D'autre part, comment se fait-il que, dans cette Bretagne, censée presque idolâtre et toute corrompue, on rencontre tant d'oasis de pureté et de sainteté ? Brémond a pu écrire : « Partout des saints et des familles de saints ». (*La Conquête mystique* XXX, p. 90, note.) Rien qu'à Morlaix alors, le P. Quintin, les deux sœurs de Dom Michel, Anne et Marguerite, et Mlle de Quisidic. Ailleurs, à Quimper et à Saint-Pol, parmi beaucoup d'autres chrétiens et chrétiennes ferventes, les deux célèbres voyantes, Catherine Daniélou et Amice Picard, auxquelles, si réservé qu'on doive être sur leurs visions, on ne peut refuser la qualité d'âmes saintes. Comment se fait-il que les missionnaires trouvent à l'improviste, en pleine campagne, des jeunes garçons et des jeunes filles adonnés à l'oraison et vivant tout en Dieu ? « Dieu, dit Maunoir, m'adressa là (à Trevé) des âmes innocentes, en qui Il habitait avec plaisir et qu'Il avait prévenues de bonne heure ; surtout un tout jeune garçon, aussi pur que les Anges, et parlant comme eux des perfections de Dieu. Il ne perdait jamais sa présence, et l'union qu'il avait avec Lui n'était pas interrompue par le travail. » De même Yves Le Goff, simple laboureur, vrai saint homme, dévot à la Sainte Vierge dès son enfance, récitant le chapelet chaque jour et jeûnant pour la conversion des pécheurs, qui vient consulter Maunoir sur ses visions. Et maint autre...

Dans le commun du peuple, les désordres mentionnés n'empêchaient pas la pratique religieuse. C'est après la grand-messe et les vêpres, fidèlement suivis, qu'on danse, qu'on se bat et qu'on va au cabaret. On fait ses Pâques. Le P. Maunoir dit qu'avant la venue de Dom Michel « on ne se confessait et communiait qu'une fois l'an ». La confession, il est vrai, du moins dans certaines paroisses, était un peu trop sommaire. Aux missionnaires qui tentaient de la faire compléter, les gens répondaient : « Vous êtes bien curieux, vous autres ! »

Les plus incultes tiennent à leur religion ; témoin ces insulaires de Sein qui, apprenant que leur recteur est mandé à Quimper par l'Evêque, et craignant qu'on le leur enlève, men-

cent le Prélat de lui ouvrir le ventre avec les grands couteaux dont ils se servent pour vider les gros poissons, s'il ne leur rend leur pasteur.

Or il serait absolument gratuit d'affirmer que toute cette religion n'était que routine, culte extérieur sans âme. Non ; ces gens simples et rudes croient à fond et de tout leur cœur *au surnaturel*. S'ils sont incapables de donner des réponses précises à des questions théologiques nécessairement abstraites, si tel ouvrage, peut-être déconcerté par les termes de la question posée, hésite à dire si Dieu est un ou multiple, la masse croit profondément en Lui ; elle adore le Christ ; elle prie la Vierge et les Saints ; elle sait que l'absolution efface le péché ; que Jésus est présent dans l'Eucharistie, etc. S'il n'en était pas ainsi comment expliquer qu'aux sermons de Maunoir, et souvent au premier, tout le monde éclate en sanglots et se frappe la poitrine ?

Ainsi, à côté des aspérités et des souillures du sol breton, les fleurs du ciel y poussaient nombreuses, et même aux pires endroits, il suffisait de le creuser et d'en enlever les gravats pour voir affleurer très vite la bonne terre. C'est ce que prouve le succès des missions de Dom Michel et de Maunoir.

Sans doute l'effort des deux grands semeurs, leur sainteté exceptionnelle fut, après Dieu, la cause efficiente de ce succès. Mais il faut bien dire aussi que le caractère du peuple sur lequel ils opéraient offrait une matière singulièrement perméable à leur action. En effet, au Breton s'applique par excellence le mot fameux sur « l'âme naturellement chrétienne ». Les vieux biographes de nos deux apôtres en conviennent. Le peuple breton, dit le P. Boschet, est « naturellement dévot et tendre aux larmes ». Un missionnaire français, dit-il encore, venu en Bretagne pour contrôler *de visu* ce que l'on racontait des fameuses missions de ce pays, fut tellement touché de « la docilité et de la piété du peuple breton » qu'il abandonna le champ où il avait travaillé jusqu'alors, apprit la langue bretonne et se joignit à l'équipe bretonnante du P. Maunoir.

Faut-il conclure de tout ceci que, comme le dit Mme de Sévigné, les Bretons pratiquent la vertu « naturellement, comme les chevaux trottent » ? Non tout de même, car à la vertu il faut la grâce surnaturelle, mais la vertu, déclare saint Thomas, naît et se développe mieux ici que là « *propter meliorem dispositionem naturae* ». (1^{re} 2^o, q. 66, 1).

III

Tel était, avec ses qualités et ses défauts, le peuple sur lequel Maunoir exerça son zèle ; tels étaient les prêtres, issus de ce peuple, qu'il entreprit d'associer à son apostolat.

Son but en les groupant ainsi n'était pas seulement de se donner des compagnons de travail pour les missions, mais encore, nous dit le P. Boschet, de former « de bons recteurs et de bons vicaires qui, une fois revenus dans leurs paroisses » — car ils ne missionnaient pas continuellement, les équipes se

succédaient — y entretiendraient le feu allumé par la mission, œuvre essentiellement passagère.

S'adjoindre à Maunoir, c'était donc, pour ainsi dire, entrer dans un *noviciat sacerdotal*. Pour apprécier l'importance de l'entreprise, il faut se souvenir qu'alors les séminaires n'existaient pas ou ne faisaient que de naître, et que la plupart des ecclésiastiques n'y avaient point passé.

Comment le Bienheureux formait-il ces prêtres ?

A) — D'abord par sa présence, sa sainteté rayonnante et contagieuse, ses exemples vivants. Il avait résolu pour sa part le grand et difficile problème qu'implique toute vocation sacerdotale active : comment unir une vie spirituelle profonde, absolument nécessaire à l'apôtre, et les œuvres multiples, absorbantes de l'apostolat extérieur ? Lui-même, au milieu du travail de géant qu'il fournissait, demeurait tout plongé en Dieu. C'était un grand spirituel, un homme de Dieu dans toute la force du terme. De cela on trouve la preuve éclatante dans le témoignage de ceux qui vécurent près de lui, comme dans les recollections personnelles écrites de sa main. Je ne cueillerai de celles-ci que quelques passages significatifs. Jeune étudiant au scolasticat de La Flèche, il écrit : « Etant en classe, je demandai à Dieu qu'il me remplît de sa crainte, et je m'en trouvais tout à coup si saisi que, si cela eût duré plus longtemps, c'eût été de quoi me faire mourir ». Au cours d'une oraison, « Dieu, dit-il, entra tout à coup dans mon cœur et s'y répandit comme une huile fort douce et comme un baume précieux dont toute mon âme fut remplie en un instant avec une suavité intérieure ».

Et voici le témoignage de ses contemporains. Il avait « une union continuelle avec Dieu. Excepté les heures de sommeil, on peut dire qu'il priait tout le jour. On a su de lui-même que son oraison n'était pas interrompue par les occupations extérieures, même les plus appliquantes, et qu'en conversation, au confessionnal, en chaire, il priait à peu près comme en son oratoire... » Comme un de ses missionnaires se plaignait à lui de la difficulté qu'il éprouvait à prier, à dire l'office au milieu du tapage des rues, Maunoir s'en montra fort étonné : cette difficulté n'existait pas pour lui. « Comment, répond-il, la présence et la majesté de Dieu ne fait-elle pas plus d'impression sur votre esprit que le tumulte des hommes ? » On trouve, dans la trame de cette vie intérieure, plus d'un trait proprement mystique, au sens le plus rigoureux du mot, tel que l'emploie, par exemple, sainte Thérèse, comme déjà le montre plus d'un passage cité. Il y a là aussi des visions intellectuelles, bien moins sujettes à caution que les visions sensibles, et des paroles intérieures du même genre.

Avec cela, Maunoir est un rude ascète, un grand pénitent. Il porte le cilice et la haire, se donne la discipline, se couvre les jambes d'orties, souffre en souriant la vermine que lui apportent ses pénitents : les « *taou* »... Il les appelle ses « pierres précieuses ». Il couche sur la dure et ne dort que peu d'heures chaque nuit. A Ouessant, dit-il, le P. Bernard et moi « nous ne donnions pas quatre heures au sommeil ». Après cela, toute la journée se passe au confessionnal ou en chaire. Pour aller d'une mission à l'autre, Maunoir voyage à pied, le sac sur le dos, par

tous les temps, sous le soleil, la pluie et la neige. « Il a assez marché, disait-on, pour faire plusieurs fois le tour de l'Europe. » Vieilli, il accepte pourtant un cheval que lui et son compagnon montent à tour de rôle. Et il mène cette vie dix mois de suite chaque année, pendant quarante-deux ans.

B) — Dans ses rapports avec ses collaborateurs comment apparaissait-il ? Ils ont rendu de lui ce témoignage « qu'il avait pour eux une charité, des égards et des soins extrêmes ». Quand il leur distribuait leurs rôles, il le faisait « avec une douceur et une humilité » charmante, comme « pour leur obéir », selon le désir qu'ils avaient d'être employés par lui, et toujours avec son « air de bonté et de gaieté ».

Cependant cet homme doux leur imposait et leur faisait accepter un règlement qui nous paraît à nous passablement austère. Le P. Boschet nous a conservé l'ordre du jour suivi dans les missions. « En quelque saison que ce fût, les missionnaires se levaient à quatre heures. » Et le Père allait lui-même, la clochette à la main, éveiller les dormeurs. Un quart d'heure après, il parcourait les chambres pour vérifier si tout le monde était levé. « Le dernier levé était condamné à lire durant la table ou à servir. Mais tout ceci se faisait en riant et d'une manière qui contribuait autant à la joie qu'au bon ordre. » — Ensuite on disait l'office en commun et l'on faisait l'oraison.

Le reste du jour n'était qu'une suite presque ininterrompue d'exercices de mission : messe, catéchismes, prédications avec les fameux tableaux, confessions et le dernier jour communion générale et procession avec les tableaux vivants cette fois, représentant les scènes de l'Evangile, les vertus, etc. Distribuer la communion n'était pas une mince besogne : à la mission de Landivisiau, « sept prêtres à la fois, depuis six heures du matin jusqu'à trois heures après-midi furent occupés sans interruption » à ce ministère.

Mais reprenons l'ordre du jour habituel. Avant le repas de midi on faisait à genoux l'examen de conscience. Après ce repas, pris en silence, en écoutant une lecture, les missionnaires tenaient entre eux une conférence sur la manière de confesser et les cas de conscience. Après le dernier sermon du soir, on récitait Matines et Laudes à deux chœurs, et à la suite du souper avait lieu une seconde conférence, présidée par Maunoir lui-même, sur les mêmes questions que la précédente. Et, dit Boschet, « comme il avait l'humeur gaie, il rendait ces conférences également utiles et agréables ». Elles « tenaient lieu de récréation et véritablement c'en était une ». Je le crois volontiers, car on y faisait l'exercice de la confession ; l'un des missionnaires « représentait le pénitent et se confessait ou bien à la manière des enfants, ou comme les officiers... les juges... les artisans... les grands seigneurs et selon le langage de toutes ces sortes d'états ». Un autre missionnaire représentait le confesseur, interrogeait, exhortait, accordait ou refusait l'absolution. Après quoi on faisait « la critique des opérations », les erreurs qui avaient pu être commises étaient redressées. Ainsi les prêtres se formaient à ce redoutable ministère de la confession, auquel beaucoup d'entre eux n'avaient pas été préparés.

Tout cela ne suffisait pas encore, au gré de Maunoir, pour la culture des âmes sacerdotales. Des retraites fermées venaient d'être instituées à Vannes, par un saint prêtre, M. de Kerlivio, vicaire général de ce diocèse, et le P. Huby, jésuite. Le Bienheureux comprit tout de suite le complément et le renforcement qu'une telle institution pouvait apporter aux missions. Mais — et c'est ici que se marque sa clairvoyance et sa sollicitude pour ses frères dans le sacerdoce — tandis qu'à Vannes toutes les catégories de retraitants suivaient la même retraite, il voulut qu'à Quimper des retraites spéciales fussent réservées exclusivement aux prêtres. Creuset incomparable qui dévorait toutes les scories et d'où les âmes d'élite sortaient tout incandescentes de l'amour de Dieu et des âmes.

C) — Quel était le caractère de l'apostolat dont Maunoir, après Le Noblet, inculqua la pratique à ses collaborateurs ?

1° C'est d'abord un caractère hautement et principalement *dogmatique*. Instruire, instruire avant tout et à fond, mettre bien en lumière devant les fidèles le contenu du message divin ; combattre d'abord l'ignorance religieuse : tel est le but premier des deux apôtres. D'où leur insistance sur la nécessité du catéchisme, des instructions catéchistiques.

Je pense que ce point demeure encore aujourd'hui d'une très pressante importance. Car l'ignorance religieuse est grande à notre époque. Combien de baptisés, voire de pratiquants, ne savent pas au juste ce qu'ils croient ! Leur foi est une nébuleuse flottante, aux contours indécis, une aspiration sentimentale dont l'objet reste vague. D'où leur perméabilité à toutes les erreurs qui sont dans l'air. Et d'autre part, quels sont les discours que ces chrétiens entendent tomber sur eux du haut de la chaire ? Trop souvent des considérations d'actualité, un ronron de rhétorique usée, des appels à des sentiments tout humains d'altruisme, qui n'ont rien de surnaturel, une dilution fade où les mystères sacrés ont fondu. On ne prêche guère l'Evangile, on estompe les vérités fondamentales ; et la foi que l'on suscite ainsi, si c'est encore une foi, est une foi anémique où les éléments proprement révélés n'entrent que pour une proportion infime. Combien cela diffère de la prédication robuste, virile, accentuée de Dom Michel et de Maunoir !

2° Ces grands missionnaires n'ont pas peur de la vérité totale, fût-elle redoutable. Et c'est là un second caractère de leur prédication. Ils prêchent avec insistance la Mort, le Jugement, l'Enfer, le Péché, composent sur ces sujets des cantiques, organisent même parfois des représentations scéniques qui mettent ces sujets, en une forme sensible, sous les yeux des fidèles. Par exemple, à l'issue d'une procession, on arrive devant un théâtre dressé par les soins de Maunoir, où l'on entend dialoguer les vivants avec les morts réprouvés. Les premiers sont représentés par des enfants que l'on voit sur l'estrade, les seconds demeurent cachés sous celle-ci, invisibles. Et la conversation s'engage. « Pourquoi, par quoi, comment, demandent les vivants aux damnés, en êtes-vous venus à tomber dans l'abîme ? » — Et ceux-ci répondent en racontant leur tragique histoire.

Je n'oserais pas recommander une telle mise en scène aux prédicateurs modernes. Mais je ne crains pas de dire que les thèmes qu'elle évoque sont des plus délaissés à notre époque. On n'ose plus parler de l'Enfer, ni du Jugement, ni même parfois du péché. Jadis on a peut-être abusé de la terre, mais nous sommes tombés dans l'excès inverse. Le dogme catholique est comme un diptyque dont l'un des volets est brillant, radieux, et l'autre sombre. Aujourd'hui on couvre le second, dont l'aspect, pense-t-on, heurterait la sensibilité ombrageuse de nos chrétiens décadents. Cela, c'est mutiler la religion, c'est biffer audacieusement, sacrilègement, plusieurs parties du message que nous sommes tenus de transmettre, sans y rien changer, sans en rien retrancher.

3°. On parle beaucoup actuellement de « paraliturgie », c'est-à-dire de cérémonies qui, sans empiéter sur la liturgie proprement dite, naissent à ses côtés, pour en éclairer le sens et le rendre mieux accessible au peuple. Or Dom Michel et Maunoir peuvent passer pour des précurseurs de ce mouvement. Lisez, par exemple, les préparations dialoguées à la sainte communion et les actions de grâces du même genre, faites en breton, bien entendu, par le P. Maunoir. Incontestablement elles sont de nature à approfondir chez les communicants ce que j'appellerais le sens de l'Eucharistie ; elles donnent au sacrement cet accompagnement intérieur, psychologique, qui seul peut en assurer les pleins effets. Elles sont pour nous un exemple opportun, car certains, de nos jours, comprenant mal les décrets de Pie X, ont tendance à réduire la communion à l'*opus operatum*, indépendamment de l'*opus operantis* du fidèle, et à supprimer, par exemple, l'action de grâce individuelle. Pie XII, dans son Encyclique sur le Corps Mystique, a rappelé aux chrétiens cet *opus operantis* indispensable.

Paraliturgie encore, ces théâtres dont nous venons de parler, et surtout ces belles processions avec tous leurs figurants qui représentent Notre Seigneur, la Sainte Vierge, les Saints, les Anges, et les divers mystères de notre foi. Cela est très bien vu, car le simple, l'homme moyen qui n'est pas un intellectuel désire voir de ses yeux ce qu'on prétend lui faire saisir. Les idées toutes nues, les discours abstraits ne l'intéressent pas, ne sont pas facilement compris par lui. De là vient la vogue actuelle du cinéma, qui a plus de succès que la lecture même des romans. Peut-être est-il possible, de nos jours, de s'inspirer des initiatives de Dom Michel et de Maunoir sur ce point, en le faisant avec tact et discrétion.

Tels sont quelques-uns des traits les plus saillants des méthodes apostoliques de nos deux grands missionnaires. On en pourrait assurément relever d'autres et y trouver encore des suggestions pratiques pour nous.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable dans l'association des prêtres-missionnaires groupés autour de Maunoir, c'est l'union, la concorde, la charité qui régnait entre eux, leur docilité à

l'égard de celui qu'ils avaient choisi pour leur guide, leur franche humilité. Pour les convoquer à une mission, le Père leur envoyait une lettre ainsi conçue : « Monsieur, le Maître de la moisson vous appelle..., etc... » et les prêtres se rendaient ponctuellement à l'endroit indiqué, acceptant en toute simplicité la tâche qui leur était assignée. Cela s'explique sans doute en partie par le tact, la douceur, la bonne grâce, la sainteté rayonnante du Bienheureux, mais cela suppose aussi chez ses collaborateurs un esprit hautement surnaturel et un zèle très pur. Que « non seulement de jeunes prêtres, dit le P. Boschet, mais d'anciens ecclésiastiques, des personnes constituées en dignité ou en charge », jusqu'à des vicaires généraux et parfois des évêques acceptassent avec tant de souplesse la direction d'un simple religieux, cela tenait du miracle et produisait dans le peuple un grand effet d'édification. C'était l'accomplissement des paroles du Seigneur : « Que celui qui veut être le plus grand parmi vous se fasse votre serviteur... Aimez-vous les uns les autres. Le monde connaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres. »

Joseph DE TONQUÉDEC, S. J.

Cum permissu Superiorum.

QUIMPER, IMP. CORNOUAILLAISE